

Interview réalisée par Anne-Laure Cognet par mails, en février 2008, après l'annonce de l'attribution aux *Giètes* du prix « Rhône-Alpes jeunesse ».

**Comment est né ce livre qui inaugure, aux éditions Thierry Magnier, la toute nouvelle collection "Photoroman" dirigée par Jeanne Benameur ?**

Ce livre n'aurait pas vu le jour sans Jeanne Benameur, la « marraine J. » que désigne la dédicace, et que j'ai rencontrée pour la première fois en 2004 au Festival du premier roman de Chambéry. Le livre existe à sa demande. Mais bien qu'il s'agisse d'une commande, je tiens à ce livre charnellement. Il y a beaucoup de « mes vieux » dans ces pages : mes grands-parents bien sûr, et surtout ma « tante Y. », la deuxième personne auquel ce livre est dédié. Ma grand-tante, qui vient de mourir à 96 ans, était une troisième grand-mère pour moi, et j'étais très proche d'elle. Elle a passé ses vingt dernières années dans le foyer résidence pour personnes âgées qui sert de décor aux *Giètes* (je fais dans le livre une apparition en tant que figurant, "à la Hitchcock", page 127. Il est question du "neveu de Mme Amblard" : coucou, c'est moi). J'ai beaucoup interrogé et écouté ma grand-tante pour comprendre comment elle vivait, comment elle remplissait le temps, comment elle ressassait ses histoires anciennes, quels étaient ses rapports avec ses voisins, avec la vieillesse, avec l'enfance (avec les enfants des autres, n'en ayant pas eu elle-même)... Je ne veux pas la béatifier, mais ma tante demeurera pour moi une preuve vitale que la bonté, la générosité, l'ouverture à son voisin, sont possibles à tous les âges.

**Le principe de cette collection est de proposer à un écrivain une série de photographies dont il ne sait rien, ni où elles ont été prises, ni qui les a prises. Quelle a été votre première réaction et comment ces photographies ont-elles déclenché l'écriture ?**

Je suis resté longtemps perplexe devant les photographies d'Anne Rehbinder que l'on me confiait. Flaubert dit dans sa *Correspondance* que « pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps ». C'est exactement ce qui s'est passé : j'ai regardé ces photos inlassablement, tout comme j'ai pris le temps d'observer encore et encore ma grand-tante. Le temps est justement la seule chose qui reste aux vieilles personnes... J'ai donc pris du temps avant d'écrire, car il me fallait laisser incuber, laisser remonter à la surface toutes les émotions que portaient ces photos. Ce qui, en définitive, a rendu l'appropriation des images, et donc l'écriture, possibles, tient à l'étrange statut du personnage sur ces photos : on voit de cette vieille dame une multitude de détails, de fragments qui permettent de l'approcher, mais on ne voit jamais son visage, son regard, qui seul permettrait de l'identifier. Ceci m'a donné toute liberté pour inventer une histoire, pour travailler l'universel de la situation : une vieille dame, seule chez elle. Ce n'est qu'*a posteriori* que j'ai eu peur : une fois le livre fini, j'ai rencontré la photographe et je me suis rendu compte qu'elle avait livré des photos très intimes, liées à sa très proche histoire familiale. Alors même que de mon côté, j'avais truffé mon texte de références à ma propre histoire familiale. Il ne reste plus au lecteur que d'apporter, en lisant, ses propres références. D'habitude, un livre est un jeu entre l'auteur et le lecteur. Cette fois-ci, la partie est à trois joueurs, la photographe est une autre interlocutrice. L'expérience était sacrément intéressante.

**Les *Giètes* met la photographie en abyme avec beaucoup de subtilité, et pose la question du regard. Quel regard sur soi, sur les autres, sur la société porte votre narrateur, Maximilien Bertram, retraité à la veille de fêter ses 80 ans ?**

Pour m'approprier la commande, il m'a fallu faire de ce roman non seulement un texte à partir de photos, mais aussi un texte consacré à la photo, au regard, à l'effet que nous font les images. Or, dans les images que j'ai reçues, le jeu des regards formait un réseau d'emblée très stimulant : nous regardons le personnage, mais nous ne voyons pas ses yeux, donc elle-même ne regarde pas, nous nous plaçons en voyeurs (ce que je ressentais très fort étant donné que je confisquais pour la bonne cause l'intimité d'une autre). En revanche, dans ces photos, quelque chose, quelqu'un, nous regarde : les icônes que la vieille dame a accrochées sur ses murs. Les icônes orthodoxes ont une importance capitale dans l'histoire de l'art, elles ont pour ainsi dire inventé le « regard caméra » : Jésus nous regarde droit dans les yeux. « Photographie » signifie « écrit avec la lumière », or la lumière est une métaphore courante pour évoquer la foi : « j'ai vu la lumière »... Ainsi, ces regards sont la foi elle-même, foi religieuse, foi politique, foi en autrui, foi même en l'authenticité des images, et de ce que l'on peut en tirer. Toutes, je dis bien toutes, ces fois sont discutables, mais elles bâtissent nos vies : nous agissons selon ce que nous croyons. Ainsi, Maximilien, au crépuscule (la fin de la lumière) de sa vie, se retourne et se demande en quoi il a cru, en quoi il peut croire encore.

### **Est-ce une manière de donner du sens à ce qui nous effraie, un antidote à la perte, à l'inconnu ?**

L'inconnu, au sens absolu, est bien sûr la mort, qui hante tout ce livre. Nous savons que nous allons mourir, il faut faire avec, et l'une des seules solutions pour rendre cette idée supportable est de trouver du sens, soit dans la vie présente, soit dans la suivante. Croire en l'au-delà, où bien dans les lendemains qui chantent l'amitié entre les peuples, sont des options que je juge également recevables. Mais pour ma part, je ne crois pas en l'au-delà : il nous faut travailler l'ici-bas. Chacun fait comme il peut.

### **Si je vous dis "cliché", vous répondez...**

L'indispensable *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, bien sûr ! Précieux manuel qui nous empêche de dire et d'écrire certaines bêtises. Hélas nous trouvons le moyen d'en dire et d'en écrire d'autres... La tentation de penser et de s'exprimer par clichés est forte et dangereuse. Parce que l'on pare toujours au plus pressé, un cliché est une trousse de premiers secours, une idée que l'on sait sans l'avoir réfléchi, une « prénotion » comme disent les philosophes. Si par exemple nous sommes amenés à évoquer la Russie, nous allons fourbir mécaniquement vodka, âme slave et violence des passions, rigueur des steppes de Sibérie, poids du passé soviétique, mysticisme débridé, fierté, chaos, Staline, Tchaïkovski, Tolstoï, Tchernobyl, etc. Ces images ne sont pas forcément fausses, elles sont simplement du prêt-à-porter mental, qui permet de ne pas se sentir tout nu dans une conversation : « Ah oui, bien sûr, et comment, les Russes sont tout à fait comme cela, à qui le dites-vous, c'est bien simple j'allais le dire à votre place. » Comme dans les rapports humains, comme dans une création littéraire, dépasser la couche superficielle et spontanée des clichés réclame du temps. Que savons-nous, au juste ? À nouveau, « pour qu'une chose soit intéressante, il suffit de la regarder longtemps ».

**Vous n'hésitez pas à introduire des voix diverses dans votre récit : citations, coupures de presse du journal L'Humanité, extraits de la Correspondance de Flaubert. Pourquoi avoir fait appel à ces références ? Quel est leur rôle dans l'économie du récit ? Et pour vous ?**

Oui, j'aime beaucoup les citations, et je veille à ne pas en abuser, parce que cela pourrait devenir un tic. Comme le sampling en musique, une citation est une pièce ouvragée qui redevient un matériau brut, qui va prendre de nouvelles couleurs, de nouvelles nuances dans le contexte où je l'introduis. La citation inscrit une œuvre ancienne dans une histoire nouvelle, dans un réseau de correspondances, parce que nous ne créons jamais seuls (comme tout le monde, j'écris parce que j'ai lu). Je prends un exemple : je pourrais me contenter de dire que mon vieux Maximilien a chanté cette après-midi *le Temps des cerises*, mais ce serait un cliché, pour le coup. Je trouve bien plus intéressant d'enchâsser un couplet de la chanson dans mon texte, sans guillemets. Quand vous en serez au temps des cerises, si vous avez peur des chagrins d'amour, évitez les belles, moi qui ne crains pas les peines cruelles, je ne vivrai pas sans souffrir un jour... Non seulement cet échantillon de poésie populaire est très beau en soi, mais il renvoie à toute une gamme d'émotions et d'idées qui figurent ailleurs dans mon texte, où Maximilien dit au détour d'une page qu'il aura « 80 ans aux cerises ». Je laisse le lecteur faire les liens. C'est le rôle que je lui confie, et qui me permet de laisser énormément de choses non dites (je n'insisterai pas sur les rapports historiques entre cette chanson d'amour et le communisme français... que le lecteur se débrouille...). Pour répondre plus spécifiquement à votre question, je crois qu'un être humain est une boule à facettes : il ne va pas réfléchir la lumière (encore la lumière ! toujours cette métaphore photographique !) dans la même direction selon la facette exposée. Un personnage romanesque, s'il est censé dupliquer le caractère complexe et mouvant de la vie réelle, ne peut que se construire facette par facette, et citation par citation. Un autre aspect de l'écriture des *Giètes* est qu'il s'agit d'un livre sur les choses et les gens qui disparaissent, sur le mouvement de l'histoire, qui engloutit. J'ai donc trouvé important d'inscrire dans ce roman l'époque de son écriture : les références à l'actualité du printemps 2006 (manifs contre le CPE...) forment une « citation » à part entière, une dimension supplémentaire, une couche de sens à traverser pour les personnages et les lecteurs. Cela date le livre, sans aucun doute. Il est voué à disparaître aussi. Mais il aura vécu.

**Les Giètes a de nombreux point commun avec votre premier roman, TS (L'Ampoule, 2003), qui mettait en scène un jeune garçon en hôpital psychiatrique cherchant à guérir par la lecture du dictionnaire et l'écriture. Dans les Giètes, le narrateur surmonte petit à petit ses angoisses en reprenant l'écriture de son journal intime. L'écriture est-elle toujours salvatrice / optimiste ?**

« Salvatrice » appartient à un vocabulaire religieux, donc je présume qu'il s'agit d'une question de foi... Nous tournons décidément toujours autour du même pot. Oui, en quelque sorte, je « crois » en l'écriture. J'ai découvert très tôt que l'écriture était un moyen extraordinaire de me projeter à la fois très loin ailleurs, et très profond en moi, de découvrir, de comprendre, de relier, d'entrer en contact. Le fait est que je me sens mieux lorsque j'ai écrit quelque chose de substantiel que lorsque je n'ai rien écrit du tout. Mais je ne peux tirer de ceci la moindre méthode, ni le moindre dogme. Il faut seulement recommencer pour être sûr que cela marche encore, et je ne garantis pas que cela marchera pour quelqu'un d'autre que moi.

**Vos récits provoquent - et c'est une chance pour le lecteur - les plus grandes difficultés de classement et de genre. TS, publié chez un éditeur généraliste disparu depuis, est accessible aux jeunes lecteurs, tout comme les Giètes, publié chez un éditeur jeunesse, transcende sa catégorie et peut être lu par les plus âgés. Comment expliquez-vous ces aller-retours ?**

J'aime beaucoup la littérature jeunesse, mais seulement pour la littérature qu'on trouve à l'intérieur. Il n'y a pas forcément de qualités « littéraires » dans les monceaux de livres « jeunesse » publiés, mais cette réserve est strictement applicable aux non moins impressionnants monceaux de livres « adultes ». Entendons-nous bien : je ne suis pas en train de snober la « littérature jeunesse ». Au contraire, je la prends très au sérieux, puisque je la prends pour de la littérature, par conséquent j'applique sur elle les mêmes critères d'exigence que sur l'autre.

Le classement d'un livre « jeunesse » ou non concerne la vie du livre une fois qu'il est écrit (logiques de collections, réseaux de diffusion et de réception, prix littéraires) mais, en ce qui me concerne, absolument pas l'inspiration esthétique. *TS* aurait parfaitement pu paraître chez un éditeur jeunesse (si du moins un éditeur jeunesse en avait voulu), et *les Giètes* chez un éditeur adulte (si du moins un éditeur adulte avait d'aussi bonnes idées de collection que l'on en a chez Thierry Magnier...)

Toutefois, je me sens parfaitement à ma place dans la littérature jeunesse, et solidaire de ce milieu littéraire underground, ne serait-ce que parce que certains autres de mes livres (*Jean Ier le Posthume*, *La Mèche*) s'adressent beaucoup plus explicitement aux enfants.

**Attendez-vous du lecteur qu'il dépasse ces frontières, dans la même démarche que celle qui conduit votre lecteur à construire des ponts entre générations et époques tout au long de ce roman ?**

Ma façon de respecter le lecteur est de ne pas me fabriquer une image de lui lorsque j'écris. Quel âge a-t-il ? Je m'en fous, de même que je me fous de son sexe, de son passé, de ses préoccupations du moment, de son repas de midi, de son métier, de ses références culturelles, de ses préférences sexuelles. J'écris à la cantonade : attrape qui peut. Mais si jamais quelqu'un attrape, qu'est-ce que je suis content.

**Un prix jeunesse pour un livre sur la vieillesse, un nouveau pied de nez aux conventions ?**

Les conventions hélas s'en remettent vite, elles ont la peau dure. Mais c'est toujours ça de pris (ça de prix). Quoi qu'il en soit, je suis très heureux de ce prix à la fois pour moi-même (et pour ma grand-tante, à qui je le dédie en hommage posthume), mais aussi pour le jury qui me l'a décerné ! Merci à eux, et bravo pour leur intrépidité. Décerner un prix intitulé « jeunesse » à un roman aussi atypique ne va pas manquer de faire causer. Hé bien, d'accord, causons. Qu'est-ce que c'est, déjà, la « littérature jeunesse » ? Pour les albums, pour les premiers romans, la spécificité esthétique est indiscutable. En revanche, pour la littérature « ado », les problèmes de délimitation des frontières commencent. *Les Giètes* est un livre « ado » uniquement parce que les ados peuvent *a priori* tout lire (à partir de 14 ou 18 ans, disons, selon les maturités individuelles), donc pourquoi pas ceci, mais manifestement il s'agit davantage de littérature « vieillesse » que « jeunesse »... En quoi, alors, est-il ou n'est-il pas « ado » ?

En ce qui concerne les romans destinés aux ados, l'étiquette « littérature jeunesse » est dans l'usage seulement une métonymie pour « roman miroir avec adolescent-narrateur intégré, pour identification du lecteur, en prise avec des problèmes plus ou moins graves, mais *de son âge*, qu'il résoudra à la fin, trois fois sur quatre ». Codifié ainsi, « roman ado » ne saurait prétendre à la dignité de domaine culturel autonome, mais devient seulement un sous-genre paralittéraire sourdement fonctionnel (auquel pourra, à la rigueur, être assimilé sûrement pas *les Giètes*, mais par exemple *TS*, mon premier roman, pourtant paru en tant que littérature « générale », ah que tout ceci est compliqué !).

Il n'existe pas encore de champ esthétique intitulé « peinture jeunesse », mais heureusement cela n'empêchera pas certains tableaux de toucher des enfants ou des adolescents. Si la collection Photoroman est potentiellement susceptible de transcender les classes d'âges, c'est qu'une image est une image, la même pour tous, elle ne va pas se réécrire en fonction de son public.